

Relations interethniques et problèmes de minorité

Quelques remarques méthodologiques

Ethnic Relations and Minority Problems

Some Methodological Comments

Ida SIMON-BAROUC

Volume 15, numéro 2, octobre 1983

Enjeux ethniques : Production de nouveaux rapports sociaux

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/001709ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/001709ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)

1492-1375 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

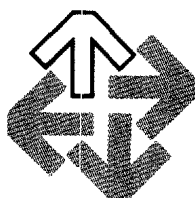
SIMON-BAROUC, I. (1983). Relations interethniques et problèmes de minorité : quelques remarques méthodologiques. *Sociologie et sociétés*, 15(2), 155–167. <https://doi.org/10.7202/001709ar>

Résumé de l'article

Prenant pour appui un travail entrepris auprès de la communauté cambodgienne établie à Rennes, en Bretagne, l'auteuri e aborde les problèmes concrets de recherche de terrain en matière de relations inter-ethniques. Plutôt que de rechercher des verdicts méthodologiques ou de proposer des recettes, elle décrit les problèmes confrontant les socio-anthropologues appelés à fouiller le passé et le présent des êtres humains. Son expérience et ses réflexions l'amènent à proposer, entre autres, le recours aux entretiens libres et répétés, ces derniers étant susceptibles de fournir à l'observateur les éléments nécessaires à une reconstitution exacte des faits et des événements.

Relations interethniques et problèmes de minorités

Quelques remarques méthodologiques



IDA SIMON-BAROUH

Je vais tenter d'aborder ici des problèmes concrets de recherche de terrain en matière de relations interethniques, en prenant pour appui un travail commencé en Bretagne, à Rennes plus précisément, auprès de la population cambodgienne qui y est réfugiée depuis 1975.

Le choix d'une étude n'est pas le fait du hasard. Outre les motivations personnelles profondes, il y a les options idéologiques. Le domaine des relations interethniques et des problèmes de minorités implique, à mon sens, la nécessaire prise en compte de la diversité culturelle et de l'égalité des cultures au sein d'une société globale. Problème fondamental s'il en est de la sociologie/anthropologie quand on sait les massacres perpétrés de par le monde, les tueries dans les banlieues des villes, les vexations individuelles ici et là, les campagnes électorales à caractère raciste comme il s'en déroule aujourd'hui en France. C'est un choix idéologique, mais peut-on en être jamais détaché ? C'est donc partir de situations concrètes qu'il s'agit tout d'abord d'observer pour les analyser. Banal, évident, m'objectera-t-on. D'accord. Mais pourquoi ne se pencherait-on pas sur le banal dès lors qu'à force d'évidence, il pose problème, notamment méthodologique ?

Il y a sans doute quelque impertinence voire même quelque ignorance à tâtonner aujourd'hui encore sur le terrain quand on sait le nombre impressionnant d'ouvrages qui traitent de méthode¹. Les faits sociaux pourtant, comme le disait Georges Gurvitch,

1. Je ne citerai que deux références, elles-mêmes riches en données bibliographiques : Jean-Louis Loubet del Bayle, *les Méthodes en sciences sociales*, Toulouse ; Privat, 1978 ; *Sociologie et sociétés*, vol. XIV, n° 1, avril 1982 (« La sociologie une question de méthodes ? »).

ne s'offrent pas au sociologue comme les fleurs dans les champs. S'agit-il, d'ailleurs, de cueillir ou de moissonner? Ceux qui se sont adonnés à l'une et à l'autre de ces activités savent que la cueillette est sélective, alors que la moisson ramasse tout pêle-mêle; que l'une est longue, délicate et laisse place à la découverte de l'inattendu et de l'insoupçonné, alors que l'autre est rapide, abondante et ne fait pas le tri. La matière à laquelle nous avons à faire est humaine, avec sa dispersion, dans les villes le plus souvent, sa complexité, ses jeux sociaux, son intimité et sa pudeur. Allons-nous cueillir ou moissonner ou bien faire les deux, et comment?

Lorsque j'ai choisi de m'intéresser aux Cambodgiens vivant à Rennes, mon but était de comprendre ce qui se passe chez des transplantés en milieu allogène sur le plan socio-culturel et de tenter de voir les réponses du milieu d'accueil. Étude donc à deux grands axes principaux qui interfèrent à certains moments, mais pas toujours: les Cambodgiens avec leur histoire et leur système culturel d'une part, les Rennais et le milieu urbain dans le contexte breton et français d'autre part.

I — RELATIONS INTERETHNIQUES ET PROBLÈMES DE MINORITÉS : SOCIOLOGIE ? ANTHROPOLOGIE ?

Il est normal, en sciences sociales, comme en toute circonstance, de se situer. Aussi vais-je écarter dès le début un problème : celui qui consiste à se demander si une telle étude relève du domaine de la sociologie ou bien de celui de l'anthropologie. Je sais que si des chercheurs tels Roger Bastide, Georges Balandier, Paul Mercier, pour n'en citer que quelques-uns, ont ouvertement affirmé qu'ils ne savaient pas s'ils étaient l'un ou l'autre, si un Pierre Bourdieu que chacun connaît en tant que sociologue a pourtant fait des travaux d'anthropologie², il en est d'autres, en revanche, qui veulent délimiter une frontière nette entre les deux disciplines et qui montent une garde vigilante pour défendre la spécificité de chacune. Sociologie dévoreuse, disent les anthropologues (il est vrai qu'en France, Claude Lévi-Strauss mis à part, ils ont eu bien du mal à se faire reconnaître en tant que tels jusqu'à une date toute récente et cette attitude défensive de leur part peut paraître légitime). L'objet n'est pas le même, disent les uns : les anthropologues vont plutôt étudier le lointain, les sociologues le proche. Les uns sont préoccupés de la question ethnique, les autres de la question sociale³. Les méthodes ne sont pas les mêmes, l'une est qualitative, l'autre quantitative. Alors, classer à tout prix? Mais où mettre, par exemple, les travaux de l'École pourtant sociologique de Chicago quand on sait l'apport inépuisable pour notre recherche — même si l'on n'est pas toujours d'accord avec leurs *a priori* idéologiques — des œuvres que l'on redécouvre aujourd'hui? Et où classer Marcel Mauss, auteur d'un *Manuel d'ethnographie* et pourtant directeur de *l'Année sociologique* à la mort de Durkheim? Sans parler de Goffman que les uns et les autres n'ont su, pendant quelque temps, où placer.

À énumérer à tout prix les arguments on risque de tomber dans l'enfermement qui frise le dogmatisme. Il me semble préférable de dire tout de suite qu'il vaut mieux faire appel aussi bien aux travaux de ceux qui se classent en anthropologie qu'en sociologie. À vouloir tourner le dos à l'une ou à l'autre, nous risquons d'accumuler encore plus gravement les lacunes et dans le domaine des relations interethniques et des problèmes de minorités, les études sont déjà si complexes qu'on n'a vraiment pas besoin de cela. Nous avons à retenir les leçons des uns et des autres si tant est que nous pensions nécessaire de tenter d'aller vers une connaissance plus proche de la réalité, et de nous donner, pour ce faire, les moyens de l'atteindre. Seul le processus cumulatif peut nous permettre d'y tendre.

La recherche de terrain, d'ailleurs, nous montre à chaque instant ce chevauchement des disciplines. En effet, les ethnologues d'autrefois se trouvent aujourd'hui au contact

2. Cf. Pierre Bourdieu, *Esquisse d'une théorie de la pratique. Précédé de trois études d'ethnologie kabyle*, Paris/Genève, Droz, 1972.

3. Cf. Pierre-Jean Simon, «L'étude des problèmes de minorités et des relations interethniques dans l'anthropologie et la sociologie françaises», *Pluriel*, n° 32, 1982.

de cette société qui, hier, les avait colonisés et la France — mais ceci est valable pour la Grande-Bretagne, les Pays-Bas, le Portugal entre autres — devient avec l'immigration et le phénomène réfugié un pays multi-ethnique. C'est un fait dont on doit tenir compte sous peine de passer à côté de la vie qui s'y mène.

Sans doute, rétorquera-t-on, en Amérique du Nord, le problème de la société multi-ethnique ne se pose pas de la même manière qu'en France, notamment, puisque la constitution des États-Unis et du Canada s'est faite — après les massacres et la tentative d'élimination des populations autochtones — avec des hommes et des femmes venus d'horizons divers. Certainement. Mais le problème de fond n'en demeure pas moins, puisque c'est le réveil des minorités culturelles de part et d'autre de l'Atlantique qui surgit depuis un certain nombre d'années, que ce soient les Québécois, les Franco-Ontariens⁴, les Chicanos, entre autres mais aussi les Bretons, les Occitans, les Corses, etc. Et, que l'on sache, le racisme ici et là n'est pas encore éteint.

Aussi, sans trop détourner le sens que Park lui avait donné, peut-on appliquer à la recherche en relations interethniques et problèmes de minorités ce concept de marginalité où le chercheur puise dans les deux disciplines richesse mais aussi inconfort, même s'il se fait vilipender par les tenants des frontières. Sachons en prendre le risque.

Alors, comment faire? Avant toute chose, bien évidemment, voir comment nos prédécesseurs ont eux-mêmes travaillé sur le terrain et relever les idées générales, les concepts qu'ils ont dégagés, car il faut bien avoir conscience qu'on ne fera pas œuvre d'invention, mais qu'en revanche, on peut arriver à montrer une situation originale sous un éclairage un peu plus neuf. La comparaison de plusieurs études du même type doit nous amener à expliquer, par un autre biais, des phénomènes encore mal compris de nos sociétés.

II — LE TRAVAIL DE TERRAIN ET L'OBSERVATION

Il m'est apparu que la seule manière, dans un premier temps, d'avoir une vision globale des Cambodgiens dans le milieu rennais était d'utiliser en priorité la méthode traditionnelle en anthropologie de l'observation (autant qu'il est possible participante). Là commencent les tâtonnements. En règle générale, en effet, un ouvrage d'anthropologie ou de sociologie nous présente une matière déjà digérée. Peu de mots sur la manière précise, détaillée, de recueillir l'information, si ce n'est la jolie expression, justement d'« observation participante », ou celle plus passe-partout d'« entretiens » — laquelle technique, aujourd'hui, pallie bien souvent à la précédente, trop difficile et requérant trop de temps dans le contexte actuel des études dans les villes — ou bien encore le mot magique de « questionnaire » sans qu'on sache très bien ce que celui-ci comporte, ni comment il a été élaboré, testé et administré. Tous donnent l'impression que la documentation recueillie coule de source et pourtant, on ne sait jamais vraiment quels problèmes les uns et les autres ont posés, quels retours en arrière il a fallu faire quand la méthode ne « marchait » pas et quelle critique le chercheur y a lui-même apportée. Ma propre expérience de terrain anthropologique classique⁵ m'a montré que tout n'était pas si simple. La complexité est décuplée dans les domaines urbains et des relations interethniques. On ne peut ici observer-participer de la même manière que lorsque l'on se trouve dans un ensemble restreint et homogène par le seul fait de la dispersion de la population étudiée et d'une présence irrégulière du chercheur sur le terrain. Alors comment mener une enquête qualitative tout en ayant des données générales assez consistantes qui permettent l'analyse?

4. Danielle Juteau-Lee, « Français d'Amérique, Canadiens, Canadiens français, Franco-ontariens, Ontariens : qui sommes-nous? », *Pluriel*, n° 24, 1980, pp. 21-42.

5. Entre 1965 et 1968, Pierre-Jean Simon et moi-même avons séjourné dans un village, Noyant d'Allier et une petite ville, Sainte-Livrade-sur-Lot, où avaient été regroupés ceux que l'on a appelé les rapatriés d'Indochine. Suivant les leçons de Malinowski, nous avons vécu parmi ces Français d'Asie, vaquant au fil des mois à la perception de la vie qu'ils menaient. Cf. Pierre-J. Simon, *Rapatriés d'Indochine. Un village franco-indochinois en Bourbonnais*, Paris, Ed. de l'Harmattan, 1981; Ida Simon-Barouh, *Rapatriés d'Indochine : deuxième génération*, Paris, Ed. de l'Harmattan, 1981.

En ce qui me concerne, je ne suis ni dans la position de DuBois, ni de Wirth, ni de Frazier. Pour eux, bon nombre de problèmes d'insertion au groupe ne se posent pas. Étant membres des sociétés qu'ils étudient, ils sont (plus ou moins bien, mais ils sont) insérés dans leur propre milieu avec les réseaux de relations que cela comporte (amicaux, familiaux, associatifs, religieux, etc.) et ils ont cette connaissance intime des modes de communication, cette compréhension immédiate — pour peu qu'ils l'aient analysée, mais cela ne relève-t-il pas de leur « métier » de socio-anthropologues ? — de certaines attitudes qui ne s'expriment pas en général verbalement. N'étant pas Cambodgienne, l'apprentissage de ces codes, de l'histoire est à faire et la pénétration du milieu est pour moi longue et pleine d'embûches. De plus, le groupe cambodgien de Rennes, de quelques centaines d'individus est divisé politiquement et dispersé dans une agglomération de plus de 220 000 habitants.

Je fais, par ailleurs, à Rennes, cavalier seul. En France, peu de chercheurs travaillent dans ce domaine. Ce type de travaux n'intéresse pas la communauté scientifique française, dont les priorités se situent ailleurs. Parmi les thèmes prioritaires retenus par la direction scientifique du C.N.R.S., ceux liés à la xénophobie, au racisme, aux relations entre les peuples à l'intérieur de l'hexagone sont curieusement absents. Notons toutefois une concession toute récente, ô étonnement, à la question féminine⁶. Il faudra bien pourtant qu'un jour on s'intéresse de plus près à la question ethnique à l'intérieur de cet État-national, pour autant qu'il soit admis que les grands problèmes de nos disciplines résident dans les trois grands types de différenciation et hiérarchisation que constituent les classes sociales, les sexes, et les cultures. L'heure n'est pourtant pas encore venue au pays de la Révolution française, de la Commune et de Mai 68 d'y attacher une quelconque importance. Ce rejet — idéologique : le racisme n'est-il pas une maladie honteuse dont chacun en général se défend, et en parler, écrire à son sujet, n'est-ce pas, dit-on, créer le problème ? — entraîne forcément des lacunes et freine le dynamique, d'où les tâtonnements méthodologiques et de délimitation des problèmes auxquels nous avons à faire face.

L'observation ne peut se faire que si l'on accepte de se situer dans la longue durée. En effet, il faut, bien entendu, compter avec les occupations des personnes auxquelles on s'adresse ; elles-mêmes ont leurs propres activités, leur travail, leurs tâches ménagères et familiales. C'est dire que la participation du chercheur va se trouver singulièrement limitée. Établir des rapports de confiance, voire d'amitié, entrer dans le réseau associatif sont nécessaires pour mener à bien une telle enquête. Mais l'observation minutieuse de chaque instant est freinée par une nécessaire discrétion. L'anthropo-sociologue doit tenir compte de la lassitude de l'observé dont les préoccupations ne sont pas les mêmes. Pour ce dernier, tel le groupe des Cambodgiens à Rennes, il s'agit d'apprendre à vivre dans un nouveau contexte socio-culturel, c'est-à-dire trouver en premier lieu les moyens matériels de son existence. Le chercheur essaie seulement d'analyser cette vie. Le fossé entre les deux préoccupations pourrait paraître indécent si l'on ne cherchait pas en même temps à intéresser nos interlocuteurs à notre travail.

Le premier contact est important. Le choix des interlocuteurs également. Nancy Foner note la difficulté à rencontrer les Jamaïcains de Londres : « *In rural Jamaica, my primary research method was participant observation. Four years later however,*

6. Voici les priorités de la recherche en France telles qu'elles apparaissent sous la signature de Maurice Godelier dans *la Lettre des sciences de l'homme et de la société*, n° 1, printemps 1983, bulletin de liaison émanant de la direction scientifique du C.N.R.S. à l'attention du personnel de recherche. « ... lancement d'une ATP (Action thématique programmée) sur le « polythéisme dans l'antiquité, ses rapports avec les structures étatiques de l'Orient et de l'Occident », sur « L'histoire des techniques », sur « Les pays en voie de développement », sur « Les recherches sur les femmes et les recherches féministes », sur « Les sciences de la communication », sur « Santé, maladie, société », sur « Les nouvelles recherches sur le langage », sur « Les structures religieuses et politiques des sociétés islamiques contemporaines », sur « La socialisation, l'éducation, la formation », sur « Le développement de la psychanalyse dans les sociétés contemporaines », sur « L'archéologie du territoire national », sur « L'architecture et l'urbanisme », sur « Les arts et les pratiques artistiques », qui s'ajouteront au front intersciences déjà constitué qu'était l'ATP « Sciences, technologie et société » et à l'ATP « Comparaisons internationales » ... »

when I studied Jamaican migrants in London I depended more on formal interview techniques. The people interviewed did not live in one neighbourhood but were scattered throughout working-class areas of South and North London. Most of them were located simply by knocking on doors⁷.»

Le contact avec la communauté cambodgienne de Rennes a été double. J'ai tout d'abord fait une étude du Centre provisoire d'hébergement⁸, ce qui m'a permis de re-placer les Cambodgiens dans le mouvement plus général des réfugiés, de les situer socio-économiquement dans leur pays puis à leur départ du Centre, de localiser les lieux de résidence à leur sortie, etc. Par la suite, j'ai eu la chance d'être admise à participer à une assemblée générale de l'Association des Khmers d'Ille-et-Vilaine. La plupart des personnes connaissant le français (l'assemblée se déroulait entièrement en cambodgien), j'ai pu y exposer le sujet de ma recherche et demander aux présents leur collaboration. Cette entrée dans un des réseaux de relations a été pour moi déterminante et a guidé favorablement la suite de mes enquêtes : possibilité de localiser avec plus de précision les membres de la communauté, de me présenter ensuite à leur domicile sans que surprise et rejets agissent à mon encontre.

C'est alors qu'a commencé ma longue quête, cette collecte d'une image de la vie. Longue, elle l'est. On doit en effet compter avec les hésitations des personnes à tirer le voile d'une partie d'eux-mêmes, être patient sans pour autant être trop insistant. Il faut savoir déceler les réticences et ne pas forcer les portes⁹.

Quant au choix des interlocuteurs, il s'est fait un peu au hasard, à l'occasion des fêtes, des réunions. Sans doute, comme dans tout groupe, y a-t-il des personnes plus actives que d'autres, président d'Association, enseignant de la langue cambodgienne aux enfants, médecin reconnu par tous ses compatriotes comme étant le meilleur lien entre eux et les représentants de la municipalité ou les instances importantes des diverses administrations. Ces personnes ont immédiatement collaboré avec moi, sachant parfaitement quel bénéfice la communauté peut tirer d'une telle étude : la reconnaissance, qui est le meilleur atout pour que les membres de la société d'accueil ne les ignore pas trop, qu'elle apprenne à connaître leur existence et leurs qualités.

Mais je n'ai pas limité mes entretiens aux seuls leaders. Il me semble en effet préjudiciable à toute recherche de focaliser le travail d'enquête sur eux seulement. En règle générale, j'ai rencontré des personnes issues de lieux divers du Cambodge, d'âges variés, familles complètes, adolescents seuls, familles morcelées, personnes arrivées à des périodes différentes, ayant passé un temps plus ou moins long sous le régime des Khmers rouges, dans les camps de Thaïlande ou venues par le Viêt-Nam et résidant à Rennes depuis un nombre variable d'années. L'étude sur deux ans et le contact constant avec elles permet ainsi de noter l'évolution qui se produit à tous les niveaux de leur vie et de leurs pensées.

Il y a une soixantaine de familles à Rennes : les verrai-je toutes ? J'ai pu, en deux années, avoir des entretiens nombreux (une dizaine en moyenne avec chaque

7. Nancy Foner, «The Jamaicans: Cultural and Social Change among Migrants in Britain», dans James L. Watson (édit.), *Between two Cultures. Migrants and Minorities in Britain*, Oxford, Blackwell, 1978, pp. 120-150. On doit à cet auteur l'honnêteté de nous parler de ses difficultés et il est regrettable que la plupart des travaux ne soient pas plus explicites sur la question. Les études des Lynd et celles menées sous la direction de Lloyd Warner, celle menée par Nelly Xydias et Pierre Clément (*Vienne sur le Rhône. La ville et les habitants. Situations et attitudes. Sociologie d'une cité française*, Paris, Armand Colin, Cahiers de la Fondation nationale des sciences politiques, 1955) nous permettent de suivre leur démarche et de prendre des exemples chez eux. Notons également l'article de Paul Starr et Aulden Roberts, «Community Structure and Vietnamese Adaptation: The Significance of Context», *International Migration Review*, vol. 16, n° 3, 1982, pp. 595-618.

8. Ida Simon Barouh, «L'accueil des réfugiés d'Asie du Sud-Est à Rennes», *Pluriel*, n° 28, 1981, pp. 23-56.

9. J'ai souvent rencontré une femme cambodgienne dans diverses fêtes et réunions et je souhaitais beaucoup parler plus longuement avec elle. Pendant près de deux ans, les réponses étaient invariables : elle n'avait pas le temps, elle avait son travail, ses occupations. Et puis un jour, elle a eu le temps. Les heures passées à l'écoute du déroulement des années qui venaient de s'écouler, l'émotion, les remarques pleines de justesse et de pudeur à l'égard de la société d'accueil sont parmi les plus riches d'enseignement que j'aie recueillies. Elles sont pourtant le fruit d'une longue attente.

famille) avec une vingtaine d'entre elles. Je ne pense pas utile aujourd'hui de pousser plus avant mon investigation. Vision partielle, me dira-t-on, puisqu'elle n'embrasse pas la totalité des familles. C'est un réel problème. Car même si je suis de ceux qui disposent de tout leur temps pour mener une recherche à bien, je ne puis non plus passer dix années à observer. L'observation en elle-même est sans fin. Il faut savoir, à un moment donné, l'arrêter. Aussi est-on devant un choix : vaut-il mieux ne connaître que le tiers des familles mais en profondeur, ou bien l'ensemble mais superficiellement ?

J'ai opté pour la première solution, tout en me donnant les moyens techniques d'avoir une image des deux tiers restant. C'est pourquoi j'ai beaucoup insisté sur les entretiens libres et répétés avec la participation au plus grand nombre d'activités communes des Cambodgiens de Rennes.

Entretiens libres et répétés : ils me semblent nécessaires. Chacun sait que le « sociologisé » ne se livre pas de but en blanc. La première fois, il joue un certain jeu. Si vous cherchez à le connaître, lui-même s'intéresse à vous, se situe par rapport à vous. Des barrières se dressent, et seuls certains aspects de la vie sont découverts. L'accent peut être mis sur le côté horrible de la vie sous le régime Pol Pot et la difficulté d'être, ici, en France — choses que le chercheur sait, ou en tout cas soupçonne de toute façon, qui ne sont pas en soi nouvelles, mais la manière dont l'histoire individuelle est vécue, rapportée, est ici intéressante — ou bien sur les traits généraux du passé. Mais tout comme Stingo qui découvre Sophie, ses contradictions, ses mensonges, ses omissions, ses vérités et à travers eux l'histoire¹⁰, c'est après de nombreux entretiens, de nombreuses rencontres dans des fêtes, des réunions, dans la famille, etc. que les personnes auxquelles on s'intéresse laissent entrevoir une partie des méandres de leur passé et du présent, leurs opinions politiques par exemple. Il n'est pas toujours facile pour quelqu'un qui a fui le totalitarisme des Khmers rouges de dire qu'il a été, un temps, khmer rouge lui-même, avant de réaliser qu'il a été un rouage du système et prendre conscience de toute son horreur. De même n'est-il pas évident de raconter les souffrances dans la forêt pendant la fuite vers une autre frontière et encore moins de dévoiler à un membre de la société d'accueil son mal-vivre là où l'on est accueilli. Ainsi au fil des mois s'ajoutent des observations et apparaissent des transformations dans le contenu du discours, contradictoire souvent, entre le premier et les autres, ou tout simplement beaucoup plus fouillé. C'est pourquoi je porte un regard quelque peu interrogatif sur la validité des enquêtes basées sur un ou deux entretiens seulement, même ceux qui portent le nom pompeux d'« entretiens approfondis ».

Aussi le temps est-il un des facteurs les plus importants de ce type d'enquête par la confiance ainsi gagnée de part et d'autre. Il est vrai, comme le note Peter L. Berger¹¹, que le sociologue « *is a person intensively, endlessly, shamelessly interested in the doings of men* » quand on sait la masse de secrets, de recoins cachés dont il finit à un moment ou à un autre par être le témoin ou le réceptacle, habité par la vie des autres. Il faut alors savoir intégrer cette documentation intime et pertinente à celle plus générale collectée par d'autres moyens : les questionnaires sont alors d'une grande utilité dans la mesure où l'on n'y fait appel qu'à des traits objectifs qui ne relèvent ni des valeurs ni des comportements mais plutôt aux lieux de vie, aux itinéraires, aux métiers, aux liens familiaux, etc.¹².

Cette question de la longue enquête qualitative pose celle du type même de recherche que l'on mène. Il est sûr que si elle répond à une commande, on ne pourra travailler de la même manière que si l'on en est maître. En effet, la demande d'une part focalise sur un aspect particulier de la vie — la langue, le travail, l'adaptation, par exemple. Elle induit, par ailleurs souvent la réponse. L'enquête se trouve alors biaisée. Il ne faut pas

10. William Styron, *Sophie's Choice*, Corgi Books, 1983.

11. Peter L. Berger, *Invitation to Sociology. A Humanistic Perspective*, Penguin Books, 1977, p. 29.

12. Je ne développerai pas sur les questionnaires : ceux-ci sont bien évidemment des compléments nécessaires à l'observation, mais il faut en connaître les limites, même s'ils sont accompagnés, comme c'est souvent le cas aujourd'hui, de toute une panoplie d'instruments de pointe moderne, tels les ordinateurs.

se leurrer : ceux qui commandent des enquêtes attendent d'être confortés dans l'opinion qu'ils se font *a priori* sur le sujet. Je citerai un exemple, relatif non pas à une commande mais à une attente de la part des intéressés. J'ai mené une observation dans une école maternelle où la diversité culturelle — pour Rennes — est assez marquée (30% des enfants sont issus de parents non français). Les institutrices tentent un enseignement multiculturel. Après avoir passé pendant trois mois la plupart des matinées dans les classes de l'école, je leur ai fait part de mes remarques, que je résume ici sans nuance : le hiatus entre la volonté réelle des institutrices de la prise en compte de la diversité culturelle et leur comportement effectif : tout ou presque dans leurs actions (agencement des classes et pédagogie) montrait à quel point elles sont ethnocentrées. Mes affirmations furent tout d'abord très mal reçues¹³. Cette observation, partie de mon travail sur la diversité culturelle à Rennes, confirme une vérité maintes fois répétée : le chercheur tente de voir le plus objectivement possible comment se passent effectivement les choses. Il n'essaie pas de plaire à ses interlocuteurs. Si les remarques faites vont dans leur sens : tant mieux. Sinon, il doit quand même en faire part. Dévoiler le latent, c'est là une de ses tâches principales. Il n'a pas à faire de concessions, ni à son bailleur de fonds ni au système dans lequel il se trouve. C'est pourquoi, lorsqu'on a la chance de pouvoir mener un travail librement, faut-il prendre le temps de le faire avec minutie et sérieux¹⁴.

Si je me suis étendue sur l'observation, c'est qu'elle me semble être de la première importance. C'est aussi la partie du terrain la plus difficile à réaliser parce qu'on a directement à faire à des êtres humains chez lesquels l'anthropo-sociologue fouille (avec le plus de délicatesse toutefois) le passé et le présent. Mais n'est-elle pas celle que l'on néglige le plus du fait précisément de cette difficulté et du temps qu'elle requiert ?

À cette étape de mon exposé, qu'on me permette une remarque d'ordre général. Les techniques sont les outils indispensables à toute recherche, nul ne le niera. Elles ne doivent cependant pas prendre toute notre attention, sous peine de devenir des refuges à notre paresse intellectuelle et nous empêcher d'aller à l'essentiel. Certes, doit-on trouver à chaque moment de l'enquête le moyen le plus adéquat qui nous permette de rassembler des matériaux, mais pas n'importe lesquels. Prenons garde qu'elles n'exercent cette fascination dont un proverbe chinois illustre si joliment la tentation : « Quand on montre la lune avec le doigt, l'imbécile regarde le doigt. » Les techniques ne sont que des moyens, pas des fins. L'anthropo-sociologue est comme le physicien de Bachelard qui « surveille sa technique sur le plan de ses pensées. Il a constamment besoin d'une *confiance* dans la marche *normale* de ses appareils¹⁵. » Si je cherche conseils et confrontation auprès de mes pairs et de mes collègues, ce n'est pas pour y trouver des « verdicts méthodologiques » selon l'expression de R. Needham¹⁶, mais pour que cessent les tâtonnements qui allongent le temps de l'enquête et s'affinent les moyens de la mener. Aussi ne me fera-t-on pas grief de ne pas donner de recette (il n'y en a pas) alors que j'aimerais bien trouver chez ceux qui ont rendu compte de leur travail les grandes lignes de leur conduite¹⁷.

13. J'ajoute tout de suite, pour lever toute équivoque, qu'après cela les institutrices et moi-même avons travaillé en excellents termes en atelier de réflexion sur la diversité culturelle. Une remise en question d'elles-mêmes et de leur pratique s'est opérée, qui a débouché sur une révision de leur mode d'action. Intervention sociologique, me dira-t-on, est-ce cela la recherche ? Il ne me paraît pas que ce soit de l'intervention à proprement parler dans la mesure où, avec les moyens qui sont les miens, je n'ai fait que permettre une prise de conscience. Il leur appartient de trouver les solutions à un réajustement de leur pédagogie.

14. On m'objectera qu'un chercheur doit « produire », qu'il n'a pas le temps d'attendre. C'est sur cette « production » (ou sur la liste bibliographique ?) qu'il est jugé. Sans doute doit-on, au fur et à mesure, donner des résultats partiels, en ayant soin de noter à chaque fois qu'ils ne sont qu'une étape de la recherche, susceptibles de transformations, afin de ne pas faire prendre des vessies pour des lanternes.

15. Gaston Bachelard, *le Rationalisme appliqué*, Paris, PUF, 1966 (cité dans Pierre Bourdieu, Jean-Claude Chamboredon, Jean-Claude Passeron, *le Métier de sociologue*, Paris/La Haye, Mouton, 1973, p. 118).

16. R. Needham, *Structure and Sentiment : A Test Case in Social Anthropology*, Chicago/London, University of Chicago Press, 1962, p. VII (cité dans P. Bourdieu, *et al.*, *op. cit.*, p. 13).

17. Il est difficile de reprendre l'inventaire de celles utilisées à Rennes. Elles n'ont rien de neuf (avons-nous d'ailleurs quelque chose à inventer en la matière et n'est-ce pas dans les vieilles marmites que l'on fait les meilleures soupes ?). Elles apparaîtront partiellement en filigrane dans les paragraphes qui vont suivre.

III — MÉTHODES — PROBLÉMATIQUE — MATÉRIAUX

Dans toute recherche, méthode et objet son liés¹⁸. Je reprendrai l'exemple des Cambodgiens de Rennes. Deux pôles me guident : les Cambodgiens/la société d'accueil. C'est-à-dire l'étude de processus : acculturation, reculturation, accommodation ainsi que celle des phénomènes de minorisation, de xénophobie, de racisme peut-être et partant, la compréhension de systèmes de représentation. « Il ne fait aucun doute, note Ulf Hannerz, que les représentations ont leurs origines dans certaines formes culturelles et pas dans toutes. Ces formes sont-elles alors les composantes d'une « culture dominante » ? Comment ces représentations ainsi produites finissent-elles par exercer une emprise ? Comment se nourrissent-elles de situations nouvelles ? Autant de questions auxquelles nous ne savons pas répondre¹⁹. » Il est donc nécessaire, même à partir de cette poignée d'individus que sont les Cambodgiens de Rennes, d'avoir une vision totale éclairée par l'anthropo-sociologie, pour tenter de comprendre la situation présente et découvrir la prégnance des systèmes idéologiques sur l'ensemble des comportements. Ce faisant, je ne cherche pas à ajouter une monographie, une de plus, à toutes les autres. Ce qui est tenté ici, c'est une approche du fonctionnement social vu sous l'angle particulier des relations interethniques et des problèmes de minorités.

Aussi ce que je dois « surveiller » (« on ne surveille pas n'importe quoi », Bachelard) est-ce l'histoire et la culture des Cambodgiens avant leur arrivée en France puis au moment de l'étude, ainsi que l'histoire et la culture du milieu d'accueil (sans oublier les reliquats de la colonisation française en Indochine orientale) afin de rassembler des éléments qui me permettent l'appréhension *in vivo* de situations de relations (conflituelles ou non, mais de convivialité en tout cas) en train de se créer. L'arrivée des réfugiés d'Asie du Sud-Est est récente et n'a pas engendré à Rennes — de manière manifeste en tout cas, mais l'étude plus fine permettra peut-être de découvrir des attitudes en formation — d'hostilité à l'égard des Cambodgiens.

Je ne peux, dans ces quelques pages, aborder le problème sous toutes ses facettes. Je m'en tiendrai ici à la seule approche menée du côté de l'histoire immédiate et de la culture cambodgienne²⁰.

Avoir affaire à l'histoire et à la culture d'un peuple, c'est affronter la réalité sous tous ses aspects. Le chercheur se doit de la structurer. La chronologie m'est apparue le facteur le plus pertinent pour donner quelque cohérence à l'enquête de terrain (non pas obligatoirement dans le déroulement de l'entretien, mais dans ce qui me sert de fil conducteur), car l'histoire de ces quinze dernières années au Cambodge est marquée par la personnalité mythique et réelle d'un homme, le Prince Norodom Sihanouk ainsi que par trois ruptures²¹. Celles-ci servent de repères dans la reconstitution que les réfugiés font de leur passé car elles ont profondément marqué et modifié le cours de leur vie. Ces personnes qui n'avaient aucun projet migratoire se trouvent brusquement à

Mais saisissons l'occasion pour émettre un vœu : il serait souhaitable qu'apparaissent, à la fin des ouvrages, au même titre que les index et les bibliographies, des annexes qui comporteraient l'inventaire des guides d'entretien, les questionnaires, etc. utilisés par l'auteur au cours de son enquête. Ainsi chacun pourrait-il, à sa convenance, s'en inspirer, refaçonner des éléments à son usage spécifique, en apporter de nouveaux, s'enrichir des idées des autres et ainsi pourrait s'établir un dialogue positif et efficace entre chercheurs.

18. Cf. Anne Laperrière, « Pour une construction empirique de la théorie : la nouvelle école de Chicago », *Sociologie et sociétés*, vol. XIV, n° 1, avril 1982, pp. 31-40.

19. Ulf Hannerz, *Explorer la ville*, traduit et présenté par Isaac Joseph, Paris, Minuit, « Le sens commun », 1983, p. 363 (éd. américaine, 1980).

20. Il est acquis, bien entendu, que nous avons déjà toutes les données chiffrées concernant les réfugiés d'Asie du Sud-Est, les informations concernant leurs modes d'admission dans les différents pays, la création en France des Centres provisoires d'hébergement, des Comités d'accueil, etc. Cf notamment Michael Lanphier, « Refugee Resettlement : Models in Action », *International Migration Review*, vol. 17, printemps 1983, pp. 4-33.

21. Mars 1970 : coup d'État du général Lon Nol, du prince Sirik Matak et de Son Ngoc Tanh soutenus par le gouvernement des États-Unis. Le prince Norodom Sihanouk, alors chef de l'État est destitué. Il prend la tête officielle du gouvernement royal d'union nationale du Kampuchea dont le siège est à Pékin. Avril 1975, prise de Phnom Penh par les Khmers rouges, installation du régime de Pol Pot, début d'un exode massif de populations vers la Thaïlande et le Viêt-Nam. Janvier 1979, invasion du Cambodge par l'armée vietnamienne et mise en place d'un gouvernement pro-vietnamien.

des milliers de kilomètres de chez elles, dans un environnement que, pour la plupart, elles ignoraient et dont elles soupçonnaient à peine l'existence. Hier et aujourd'hui interfèrent constamment dans la réalisation de leur présent.

Comment situer ces personnes ? Il faudrait pouvoir observer les Cambodgiens aux deux bouts de la chaîne (pays d'origine/pays d'immigration) comme le préconise James L. Watson²². Cette méthode oblige le chercheur à connaître dans le pays d'origine la langue des intéressés (et l'on sait quelle finesse d'appréhension cette connaissance permet) et à étudier de près, dans le milieu, tout ce qui touche à l'organisation sociale. Il est sûr que les transformations qui apparaissent à l'autre bout de la chaîne se dégagent alors plus clairement.

Étant donné les circonstances historico-politiques, cette méthode n'est pas applicable pour le Cambodge, pays fermé depuis 1975²³. Aussi doit-on puiser la connaissance dans les ouvrages. La recherche bibliographique est, de ce fait, considérable. Encore n'a-t-on qu'une vision partielle du Cambodge et des Cambodgiens, largement reconstituée par le lecteur. Comment sentir cette moiteur des climats tropicaux quand on ne l'a pas soi-même vécue et comprendre la crainte que les Cambodgiens manifestent devant l'arrivée de l'hiver et du froid ? Comment parler une langue et en connaître toutes les subtilités si on ne l'a pas partagée dans le contexte de l'échange quotidien ? Et cette vie dont les bonzes et la pagode sont le centre dont on ne peut que soupçonner la vigueur et l'importance ? Force est de compléter l'image livresque, quelque peu rigide et sans nuance (d'où, vigilance oblige, il faut avoir soin de retirer les stéréotypes), par celle plus vivante des témoignages que les Cambodgiens apportent au cours des entretiens.

Comment vivait-on au Cambodge, avant 1970 ? Que s'est-il passé entre 1970 et 1975, entre 1975 et 1979, que se passe-t-il depuis 1979 ? Il faut saisir à travers les écrits (ouvrages, presse, témoignages) les événements qui se sont effectivement déroulés et la façon dont ils ont été vécus par les personnes que je connais à Rennes, afin de percevoir les changements qui se sont opérés aussi bien dans les modes de vie que dans les mentalités. De la sorte a lieu une relativisation de l'appréhension de ces périodes par le chercheur lui-même. Et il faut passer par là sous peine de rendre une image erronée de l'histoire et de faire des contresens sur les transformations observées.

Pour beaucoup d'Occidentaux qui se sentaient concernés par ce que l'on peut appeler la guerre au Viêt-Nam, au Cambodge, au Laos, cette partie du monde était en noir et blanc (ou plutôt en noir et rouge), les bons et les méchants se situant de part et d'autres de nos propres options idéologiques. Avec le recul, nous devons être en mesure de dresser, aujourd'hui, un tableau à peu près objectif des faits. Le minimum d'honnêteté intellectuelle nous oblige à laisser de côté nos passions idéologiques. Aussi pouvons-nous mieux nous interroger et prendre la mesure de ce qu'était la vie des Cambodgiens qui ont vécu ces situations et voir comment ils s'organisaient à cette période. Cette dimension prise permettra de mieux appréhender la vie actuelle en France.

Chaque premier entretien avec qui que ce soit, situe la personne par rapport au monde communiste, et l'on peut vite être tenté de dire que chaque Cambodgien réfugié est d'un anti-communisme viscéral. Pourtant, les témoignages des uns confrontés à ceux des autres laissent apparaître une situation beaucoup plus nuancée : la méfiance première de cet ancien fonctionnaire des Eaux et Forêts qui, dès la prise de Phnom Penh par les Khmers rouges part avec l'ensemble de sa famille (femme, enfants, beaux-parents, belles-sœurs, beaux-frères, nièces, neveux, cousins, cousines) vers la frontière thaïlandaise, laissant l'essentiel de ses biens à la maison. Il voulait attendre pendant quelques jours la suite des événements. Il ne reviendra plus chez lui. Ou cette femme qui, entre 1970 et 1975 affirme qu'elle aimait bien les maquisards, jugés

22. James L. Watson, présentation de l'ouvrage collectif *Between Two Cultures*, *op. cit.*, p. 2.

23. À moins de rester dans la capitale. On ne pouvait guère se rendre et séjourner dans les diverses régions du Cambodge depuis 1970, puisque le pays était en état de guerre civile (développement de l'opposition au gouvernement du général Lon Nol dans les maquis que l'on a appelés « khmers rouges », embuscades, bombardements ; création de régions autonomes dites « libérées » par les Khmers rouges).

comme les seuls capables de remettre de l'ordre dans la corruption et l'inflation galopante apportée par le régime de Lon Nol. Elle accueille la prise de Phnom Penh avec joie.

On apprend, par une photo collée dans un album, vieillie, abîmée parce que habilement cachée pendant quelques années²⁴, l'organisation de la vie (différente de région à région, plus ou moins sévère), le travail forcé, les souffrances endurées, la faim, les spectacles dont chacun a été le témoin. Par cette seule présence d'une photo d'« avant », unique vestige palpable d'un passé sans guerre, c'est la connaissance non seulement de toute une famille et de sa destinée, mais l'ingéniosité d'un système de défense de soi face à l'écrasement culturel et physique total pratiqué alors par des dirigeants qui voulaient forger un homme nouveau. C'est ainsi une meilleure perception de l'insertion relativement facile des Cambodgiens hors de leur milieu : la souffrance et les privations ont rendu, dans un premier temps, les exigences moins grandes ou habitué les gens au silence, à une adaptation muette.

Ce sont encore ces photocopies de dessins réalisées dans les camps de Thaïlande sur lesquels les gens, avec émotion contenue ou non, racontent comment ils se sont attelés aux charrires dans les rizières, ont construit des digues. Ils parlent de la délation et du silence, de la méfiance à l'égard de tous, même des membres de sa propre famille, des œdèmes, des exécutions expéditives et des cadavres laissés à l'abandon. Ou cette lettre de ce jeune adulte, écrite, à partir d'un camp de Thaïlande, à ses parents réfugiés à Rennes depuis cinq ans, dont il a retrouvé l'adresse par hasard²⁵ et qui leur annonce, dans une écriture bien formée qu'il est toujours en vie. Écriture bien formée : cela faisait près de cinq ans qu'il n'avait pas tenu un crayon et, pour ne pas oublier les caractères cambodgiens, les traçait furtivement à l'insu de ses gardiens, sur le sol. Richesse de cette documentation dans laquelle l'analyse du texte renvoie aux formules de politesse, de respect, de déférence aux parents. Mais quand je rencontre périodiquement ce jeune adulte, déchiré aujourd'hui entre sa piété filiale et la réalisation de sa vie en France, je m'aperçois quel chemin a été parcouru par l'intéressé lui-même, la transformation de ses schémas culturels de référence, hier encore solides, aujourd'hui quelque peu encombrants dans une société plus permissive.

Ainsi (ne multiplions pas les exemples), en saisissant toutes les opportunités qui tournent autour de l'entretien, peut-on reconstituer une atmosphère du Cambodge à chacun des moments de son histoire et entrer dans l'essai de compréhension des retournements politiques et donc sociaux qui s'opèrent alors et aujourd'hui. Certes, pourra-t-on dire, voilà bien du temps passé auprès des « *personal papers* », avec une « méthodologie aussi lourde qu'inefficace²⁶ ». Lourde peut-être, longue on l'a déjà noté plus haut. Inefficace, certes non. Quelle richesse, quelle vie, quelle mort derrière ces quelques mots tracés avec application sur une feuille d'écolier. L'anthropo-sociologue est là au cœur des réalités dans lesquelles s'ancre sa réflexion. Méthodologie inefficace que ce déploiement humain avec toutes les incidences qu'il implique d'horreur, de survie, de lutte et d'humour ? Parce que anthropo-sociologues, doit-on se contenter de monter directement dans les hautes sphères de l'abstraction et des systèmes et faire l'économie de la description des faits qui permettent cette généralisation ? Prenons garde en nous asséchant ainsi de devenir le reflet de nos sociétés où la techno-bureaucratie envahissante désincarne la vie pour n'en laisser apparaître que l'ombre d'un squelette.

24. Chacun avait eu l'ordre de détruire tout papier personnel et notamment d'identité, de laisser derrière lui tout bien, vestiges détestables de l'ancien temps.

25. Dans les camps de Thaïlande, des listes sont affichées sur lesquelles figurent des avis de recherche lancés de tous les pays du monde où se trouvent des réfugiés d'Asie du Sud-Est par des personnes sans nouvelle d'un ou de plusieurs membres de leur famille. Ces avis de recherche reçoivent parfois un écho, comme ce fut le cas ici.

26. Cf. l'article de présentation au vol. XIV n° 1 de *Sociologie et sociétés*, op. cit., p. 4.

CONCLUSION

L'enquête de terrain nous amène à une gymnastique permanente, où l'attention est portée au détail sans que jamais soit perdu le fil conducteur. Dans une incohérence apparente se côtoient rites religieux, scolarisation, modes de construction des maisons, vêtements, liens de parenté, accouchement, travail, esprits, rapports hommes-femmes, fabrication des tissages, rêves, fuite du Cambodge, mariage, cuisine, commerce, etc. C'est pourtant toute la complexité de systèmes culturels qui se dégage de la vie quotidienne là-bas et qui éclaire celle d'aujourd'hui. En palliant par l'information indirecte la connaissance qui n'a pu être acquise dans le pays même, il est possible de situer la personne socio-économiquement, de reconstituer les réseaux de relation qu'elle avait là-bas, de la voir vivre dans ce passé qu'elle déroule aujourd'hui, partie intégrante de son présent quotidien. Que cette reconstitution soit exacte, proche des faits et des événements, on l'espère. Mais on sait qu'il s'agit de toute façon d'une reconstruction (et qu'est-ce que le présent?). L'important est dans la rationalité mise dans ce passé, dans l'image que les intéressés en ont car c'est elle qui guide bon nombre de conduites du présent à l'épreuve d'un nouveau contexte socio-culturel.

L'enquête nous montre également qu'on ne peut faire l'impasse sur une analyse des idéologies dominantes alors, ainsi que celle de leur logique : l'intervention des États-Unis dans leur lutte contre le communisme qui a plongé un pays en paix dans la guerre; la réalisation du socialisme idéal qui a conduit à cette aberration qu'est la destruction de son propre peuple par l'ordre de chefs non pas fous (ce serait quand même trop simple) mais purs et durs. La création ainsi du phénomène réfugiés d'Asie du Sud-Est (dans lequel certains ont voulu voir, ô aveuglement idéologique ou malhonnêteté intellectuelle, un exode économique), et la mise en place dans les pays d'accueil d'une nouvelle question minoritaire. C'est là un deuxième aspect fondamental que je ne peux développer dans le cadre de cet article mais que l'on se doit de traiter dans la recherche en relations interethniques et problèmes de minorités.

RÉSUMÉ

Prenant pour appui un travail entrepris auprès de la communauté cambodgienne établie à Rennes, en Bretagne, l'auteure aborde les problèmes concrets de recherche de terrain en matière de relations inter-ethniques. Plutôt que de rechercher des verdicts méthodologiques ou de proposer des recettes, elle décrit les problèmes confrontant les socio-anthropologues appelés à fouiller le passé et le présent des êtres humains. Son expérience et ses réflexions l'amènent à proposer, entre autres, le recours aux entretiens libres et répétés, ces derniers étant susceptibles de fournir à l'observateur les éléments nécessaires à une reconstitution exacte des faits et des événements.

SUMMARY

On the basis of work undertaken with the Cambodian community in Rennes, Brittany, the author deals with the concrete problems of field research in ethnic relations. Rather than offering methodological verdicts or recipes, she describes the problems confronting social anthropologists who are called upon to examine the past and present of human beings. Her experience and reflections lead her to recommend the use of repeated open-ended interviews, among other techniques, these being likely to provide the observer with elements necessary for an exact reconstruction of facts and events.

RESUMEN

Basándose en un trabajo realizado sobre la comunidad camboyana establecida en Rennes, en Bretaña, la autora aborda los problemas concretos de la investigación de terreno en materia de relaciones étnicas. En lugar de buscar los veredictos metodológicos o de proponer recetas, ella describe los problemas a los que se confrontan los socio-antrólogos llamados a investigar el pasado y el presente de los seres humanos. Su experiencia y sus reflexiones la llevan a proponer, entre otros, el recurso a las entrevistas libres y repetidas, estas últimas son susceptibles de entregar al observador los elementos necesarios a una reconstitución exacta de hechos y eventos.